

Le présent hors du temps

Roger Toupin, épicier variété de Benoit Pilon

Robert Daudelin

Numéro 116-117, été 2004

Le grand malentendu : le point sur le cinéma québécois

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/759ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Daudelin, R. (2004). Compte rendu de [Le présent hors du temps / *Roger Toupin, épicier variété de Benoit Pilon*]. *24 images*, (116-117), 25–25.

Roger Toupin, épicier variété de Benoit Pilon

Le présent hors du temps

par Robert Daudelin

Le succès, tant public que critique, du plus récent documentaire de Benoit Pilon, est assurément l'une des bonnes surprises de l'année fantasque que vient de connaître le cinéma québécois. Sans protagoniste célèbre et sans sujet choquant ou d'une actualité brûlante, *Roger Toupin, épicier variété* a mobilisé un large public au point où plus d'un spectateur, convaincu par le bouche à oreille, s'est retrouvé devant une salle affichant « complet ». *Séraphin* doit en grincer des dents!

Comment donc expliquer cet engouement pour un « petit » film sans prétention, et déjà montré à la télévision par-dessus le marché? Une seule raison me semble convaincante : Pilon filme des émotions, sans distance, avec respect et une attention qui jamais ne s'égaré. Comme son personnage éponyme, le film fonctionne à l'émotion. Roger, épicier variété pendant 27 ans, vit « une journée à la fois », comme il aime le dire. Mais chaque journée, il la vit intensément, dans le service de sa mère, Maria, qui fut belle et qui vit désormais dans un monde inatteignable où il fait bon pleurer en écoutant la musique de son fils; dans le souvenir de son père, qui fut son héros et dont l'évocation lui remplit les yeux de larmes; dans l'amour mystifié de Francine qui fut sa blonde pendant dix-sept ans et qui est toujours présente à ses côtés, comme « un nuage blanc »; dans l'amitié de ses vieux copains : Monsieur Nadeau, le musicien ami de son père, Nestor, l'orphelin d'Huberdeau qui a la révolte aussi joyeuse que profonde, et Réal, le voisin qui déménage après trente-trois ans de vie sur le Plateau parce qu'il ne peut plus stationner sa voiture près de chez lui...



Benoit Pilon filme des émotions, avec respect et attention.

Le film fonctionne aussi dans la durée, ce qui, bien sûr, est un choix du cinéaste, annoncé dès le début du film par ce très beau plan du robinet qui fuit et remplace pour Roger le tic tac de l'horloge qui aurait dû figurer dans le mobilier de son épicerie-restaurant. C'est dans ce sens de la durée, du temps privilégié par rapport à l'espace, que le cinéaste construit son film, choisissant pour ce faire un montage sans esbroufe qui laisse les plans durer : tel ce « dernier souper » de Maria, qui répond au repas de pâtes partagé avec son fils; tel ce plan troublant (bouleversant) de Maria berçant une poupée à la maison de retraite; tels ces plans répétés de Roger songeur derrière son comptoir. La modestie du décor devient aussi du temps, à travers les objets qui meublent encore parcimonieusement les tablettes de l'épicerie, de la colle Lepage qui sèche dans son pot au Spic & Span qui semble bien seul : tous ces objets inscrivent la vie de Roger dans le temps, soulignant sans insister – c'est aussi une qualité du film – l'anachronisme de ce lieu arrêté dans le temps, au cœur d'un quartier désormais branché et qui se veut essentiellement mouvement.

L'intégration des photos de famille participe aussi de cette durée, fixant en quelques images la biographie de Roger : une vie toute simple, faite de petits bonheurs durement gagnés – « une vie

que j'adore », confiera Roger. Ces photos auraient d'ailleurs pu faire basculer le film dans la nostalgie, ce que le cinéaste évite clairement en inscrivant celui-ci dans le présent de Roger, même si ce dernier se définit comme « une antiquité derrière le comptoir ». Ce présent, aussi fruste qu'il nous paraisse, est riche de chacun de ses instants et de l'intensité que les personnages mettent à la vivre. À la nostalgie (le bon vieux temps, la vie de quartier, les grosses familles, la messe du dimanche, le chalet à l'Annonciation, etc.), le film choisit de préférer le temps présent et l'amour simple de la vie qui anime ceux qui l'habitent avec Roger. Même la belle Pontiac familiale, remise depuis la mort du père et arborant encore ses plaques de 1951, est symbole de vie pour Roger et lui sert à mesurer le temps; seul son frère y voit une valeur marchande. D'ailleurs l'irruption du reste de la famille au moment du déménagement vient bousculer ce présent-hors-du-temps : et ce frère aîné qui a réussi et qui a une Volvo et un bungalow à Saint-Eustache vit à l'évidence dans un autre temps.

Le filmage aussi participe de cette célébration du présent. La beauté plastique des images (les modestes objets – cafetière, « rouleuse » à cigarettes – filmés comme des tableaux; Roger et Maria, auréolés de la lumière du soir et filmés de la rue; les robinets sur fond vert) con-

fère une réelle dignité à ces lieux modestes à travers lesquels se définit Roger. Et que dire de ce petit film dans le film que constitue l'arrivée colorée de Nestor pédalant à vive allure, cadré comme un héros qui vole au secours de Roger : ce moment proprement magique permet au film de « prendre l'air », pour mieux retourner dans l'épicerie-restaurant.

C'est d'ailleurs le cinéma qui sauve Roger et son commerce, pas tellement celui de la production anglophone qui vient le ressusciter une ultime fois avant sa fermeture, que le projet de Benoit Pilon, son voisin cinéaste qui lui permet de mieux affronter cet échéancier tragique et de faire le bilan d'une vie bien remplie. Car, même si Roger répète fréquemment qu'« on n'a pas le choix » et que « c'est la vie, faut que tu l'acceptes », il n'y a pas de fatalisme dans ce discours, juste une façon très simple d'être près de la vie et d'en aimer les « émotions fortes », comme le dit si bien son ami Nestor.

Roger Toupin, épicier variété, comme plusieurs autres documentaires québécois récents, témoigne de la maîtrise désormais bien acquise des outils vidéo. Les petites caméras ultralégères permettent aux cinéastes de retrouver dans leur travail les plus belles qualités des débuts du cinéma direct : capacité d'écoute (le témoignage de Nestor, servi par la complicité amicale de la caméra), discrétion et proximité et même, comme nous aimons le dire à la fin des années 1950, attention exceptionnelle à la langue québécoise qui, ici, dans sa pauvreté même, trouve une grande précision et une justesse d'émotion bouleversante. ◀

Québec 2003. Ré.: Benoit Pilon. Ph.: Michel La Veaux. Mont.: René Roberge. Mus.: Robert Marcel Lepage. 97 minutes. Couleur. Dist.: Cinéma libre.